



N^o 18. — 30 Août 1823.

ÉCLAIRS.

La conduite du fléau de Dieu, comparée à celle de Buonaparte. — Le prochain conclave. — La vallée de Montmorenci, l'Ermitage, le buste d'une illustre princesse. — Homélies libérales sur l'ordonnance d'Andujar. — Les libéraux boudant les arts libéraux. — Exposition des objets de l'industrie révolutionnaire. — Le drapeau blanc, les boulets rouges, les noirs dans l'île Verte. — Mina aux Incurables. — Ça me guérira.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 1^{er} septembre sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

LE DERNIER PAPE.

La chaire apostolique est vacante par la mort du vénérable pontife Pie VII. La longue carrière du pape dont la

chrétienté déplore aujourd'hui la perte fut semée, comme celle de son prédécesseur, d'infortunes et de tribulations.

Il était réservé aux sectaires de la philosophie moderne de faire regretter aux habitans de Rome et des Etats de l'Eglise le sort dont leurs aïeux furent affligés par des conquérans barbares. En ouvrant l'histoire de l'Italie, nous voyons le chef des Goths, *Alaric*, évacuer Rome six jours après son invasion. Ce farouche conquérant n'oublia pas, du moins, qu'il était chrétien, et s'il emporta l'or des vases et des statues, il respecta la religion dans la personne de ses ministres.

Le Vandale *Genseric* livra la ville éternelle à un pillage de quatre jours; mais quand le vénérable saint Léon, à la tête de son clergé, vint au devant du fléau de Dieu, *Attila* n'osa attenter à la liberté du pontife; il ne l'emprisonna point dans son palais; il ne brisa point sa thiare; il ne le chassa point de Rome. Le monde ne fut pas effrayé de voir le vertueux chef d'une religion professée par plus de cent millions d'hommes, réduit à recevoir l'aumône des mains des spoliateurs de ses palais, de ses musées, de ses bibliothèques. Toutes ses invasions désastreuses s'écoulèrent comme un torrent, et l'Italie désolée respirait et restait libre après un malheur rapide.

Ce que les Goths et les Vandales avaient respecté fut justement l'objet des outrages de la philosophie; et, grâce à elle, nous avons vu, dans l'espace de quelques années, deux pontifes arrachés, par la violence, de la chaire apostolique, et contraints, par la force, d'abandonner la capitale du monde chrétien, le gouvernement de l'Eglise catholique.

Lorsque Pie VII fut élevé à la thiare, la France venait de changer de tyran; et Bonaparte, par une politique astucieuse et hypocrite, avait ordonné l'érection d'un monument à la mémoire du dernier pape qu'il avait lui-même persécuté. Cet hommage rendu aux vertus du chef de

l'Eglise éblouit les yeux du plus grand nombre. La restauration de la religion acheva de concilier tous les suffrages au nouveau chef du gouvernement Français. On oublia que Néron avait eu, peudant deux ans, les vertus qu'on admira depuis dans Titus. On ne voulut point remarquer que celui qui affectait tant de déférence envers Pie VII avait, quelques années auparavant, outragé Pie VI. Enfin on ne prit pas garde que le disciple de Mahomet en Egypte ne pouvait inspirer aucune confiance par ses principes religieux. Le souverain pontife parut espérer, au contraire, de ramener la paix dans toutes les consciences, en signant un concordat qui lui fut proposé, et il crut affermir à jamais l'édifice de la religion en posant lui-même le bandeau des rois sur la tête de l'usurpateur.

Mais bientôt l'autorité du Saint-Siège, la conservation de ses droits, furent mises en question dans les conseils du Corse. Le pape, qui avait concédé tout ce qui n'était point en opposition avec sa conscience, reçut enfin les propositions les plus outrageantes. Elles furent rejetées avec une noble indignation. Alors les serviteurs du Saint-Siège furent insultés, exilés, emprisonnés; et, après que toutes les voies de persuasion et de douceur eurent été employées sans succès, le Saint-Père se décida à lancer une bulle d'excommunication contre le persécuteur de l'Eglise romaine. Le tyran, tout puissant qu'il était, frémit à cette nouvelle, et un décret de mort fut prononcé contre ceux qui chercheraient à répandre cette bulle d'excommunication.

Cependant, au milieu de la nuit, un détachement de la garnison française de Rome se dirigea vers le palais Quirinal, où le pape était gardé à vue. On escalade les murs, on force les portes. Les soldats se dirigent d'abord vers le corps-de-garde des Suisses. Le Saint-Père ayant donné l'ordre à ceux-ci de ne point résister à la force,

leur commandant laissa désarmer sa troupe. Aussitôt après, un général entre, le chapeau à la main, dans l'appartement du pape. Un peloton d'infanterie le suivait. Le Saint-Père ne s'était point couché. Le général le trouva revêtu du camail, du rochet et de l'étole. *Pourquoi venez-vous troubler ma demeure ?* lui dit le pontife avec dignité : *Que me voulez-vous ?* A ces mots les soldats, qui jusqu'alors étaient restés couverts, ôtent leurs chapeaux. Le général propose au pape, de la part du gouvernement français, de consentir à l'abdication de sa puissance temporelle, et ajoute qu'à cette condition il sera libre de rester à Rome. Le Saint-Père, levant les yeux au ciel, et le montrant de la main : « *Je n'ai agi en tout, dit-il, qu'après avoir consulté l'esprit saint : vous me mettez en pièces plutôt que de me faire rétracter.* »

« *Dans ce cas, répondit le général, j'ai ordre de vous emmener hors de Rome.* »

Le pape se lève ; et, sans prendre autre chose que son bréviaire, il s'avance vers la porte, donnant la main au cardinal Pacca. On le conduit à une des portes qui avait été enfoncée : une voiture s'y trouvait. Le pape, avant d'y monter, donne sa bénédiction à la ville de Rome ; le cardinal Pacca se place à côté de sa sainteté ; la voiture part : elle était fermée de manière à ce que personne ne pût apercevoir les victimes.

La nouvelle de cet événement s'étant répandue dans Rome, on vit les habitans tomber dans une consternation profonde, traversant les rues sans se parler, levant à peine les yeux et donnant tous les signes d'une grande douleur ; on ne se communiquait cette nouvelle qu'en pleurant. Le peuple se rendit en foule dans les églises, portant sa douleur aux pieds des autels.

Partout, sur son passage, le père des fidèles recueillit des témoignages d'intérêt que ne put affaiblir la présence

des satellites de la tyrannie; partout, les peuples avertis, se portèrent en foule pour recevoir ses bénédictions. *Courage, mes enfans*, leur disait-il; *priez, c'est la volonté de Dieu.*

Nous nous la rappelons encore, cette époque de la seconde captivité du pape. Alors les incrédules, et les amis de la tyrannie impériale souriaient avec dédain en parlant de ce qu'ils appelaient la superstition du peuple; ils tournaient en ridicule l'acte d'excommunication. Eh bien! nous l'avons vu, ce veillard captif, ce père des fidèles, qui marchait armé seulement de son bréviaire, est remonté sur son trône; il est mort sous la thiare, et son orgueilleux persécuteur, qui comptait plusieurs millions de soldats, a terminé ses jours dans la captivité, au sein de l'ignominie.

Lorsque Buonaparte revint de Moscou, il lui vint tout à coup une fantaisie de se réconcilier avec le souverain pontife, et de terminer, à sa manière, les affaires ecclésiastiques. Son intérêt l'avertissait qu'il avait besoin de réparer un grand scandale: il se rendit à Fontainebleau, et feignit les sentimens les plus tendres et même les plus pieux; il conjura son vertueux prisonnier de se rendre à ses arden-tes prières. Pie VII, qui le connaissait parfaitement, ne répondit que par ce mot: *Comœdia*. Buonaparte, se voyant démasqué, entra dans une grande colère, et poussa l'oubli de tous ses devoirs jusqu'à porter la main sur le pape; mais le Saint-Père, avec le calme et le sang-froid de la vertu résignée, ne lui répliqua que par ce mot: *Tragœdia*.

« Celui, dit M. de Chateaubriand, celui qui prive de
« ses États le prêtre vénérable dont la main l'avait marqué
« du sceau des rois; celui qui osa frapper de sa propre
« main le souverain pontife, et traîner par ses cheveux
« blancs le père des fidèles, celui-là crut peut-être rem-
« porter une nouvelle victoire. Il ne savait pas qu'il restait

« à l'héritier de J.-C. , ce sceptre de roseau et cette couronne d'épines qui triomphent tôt ou tard de la puissance du méchant. »

Le chantre harmonieux de toutes les illustres infortunes qui ont épouvanté notre époque, l'abbé Delille, avait composé les vers suivans pour le portrait du pape que nous regrettons.

Pontife révééré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du Ciel,
Il honore à la fois, par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse, et le trône et l'autel.

Plus heureux que son prédécesseur, Pie VII est mort au milieu de ses sujets. Il laisse la chrétienté et les États de l'Église dans un état de calme et de prospérité qui n'existait pas à son avènement au trône pontifical. Sa sagesse et ses vertus ont beaucoup contribué à l'état présent des choses. Le conclave ne tardera pas à s'assembler, et tout annonce que le nouveau pape sera doué de ces éminentes qualités qui, sous les deux derniers pontificats, ont tant rehaussé la gloire temporelle et la puissance spirituelle du Saint-Siège.

Z.

Inauguration du Buste de S. A. R. Madame la Duchesse de Berri à l'Ermitage d'Enghien-Montmorenci, le jour de la Saint-Louis.

Lorsque Son Altesse Royale Madame la Duchesse de Berri parcourut, il y a un mois, la belle vallée de Montmorenci, quoique le dessein de cette auguste princesse fut de visiter spécialement les superbes établissemens des eaux thermales d'Enghien, elle daigna néanmoins s'arrêter à l'Ermitage, ainsi nommé, non, comme le croit le

vulgaire , à raison du séjour qu'y fit le célèbre Rousseau , mais parce qu'un véritable *ermite* y a demeuré à l'époque où les Montmorenci étaient encore seigneurs de la terre qui a conservé leur nom.

M. Flamand-Grétry, propriétaire actuel de cet ermitage, a cru devoir perpétuer le souvenir de la visite de Son Altesse Royale, en inaugurant solennellement son buste à quelque distance du buste de Grétry, du laurier qu'il cultiva et du monument qui recèle son cœur.

Cette fête, identifiée avec celle du Roi, a commencé vers midi. On y voyait un couvert de cent cinquante personnes, dont M. et M^{me} Flamand-Grétry ont fait les honneurs de la manière la plus franche et la plus aimable. Indépendamment des autorités locales qui s'étaient fait un devoir et un plaisir d'assister au repas, on y remarquait plusieurs anciens amis de la monarchie et des Bourbons, qui n'ont pas manqué, en chantant des couplets bien connus du chevalier de Chazet, de payer un juste tribut à la mémoire de l'infortuné Durozoi, immolé le jour même de la Saint-Louis.

MM. Ledoux, Fulgence et Ramond de la Croizette, chansonniers si souvent applaudis au Vaudeville, aux Variétés et aux Soupers de Momus, ont improvisé, au dessert, des couplets ingénieux sur la conservation du cœur de Grétry à l'Ermitage.

Nous regrettons de ne pouvoir citer ici qu'un seul de ces couplets :

AIR du Délire d'*Érigo*.

Modeste asile, immortel Ermitage,
Trois fois salut !... Sous tes ombrages frais,
De la vertu, du talent, d'âge en âge,
L'écho redit la gloire et les bienfaits.

C'est ici que l'auteur d'*Émile*,

Fuyant le monde et ses travers,
 Dans l'amertume de son style
 Déclamait contre l'univers.
 O malheureux ! la sombre défiance
 Loin de ton cœur avait fui sans retour,
 Si CAROLINE avait, par sa présence,
 De ses vertus embelli ton séjour !

Modeste asile, etc.

M. Ledoux a ensuite chanté (notre Numéro de *la Foudre* du 25 en main) une chanson de M. le chevalier de Piis, dont le refrain *fait et fera toujours proverbe* ; il s'adresse au Roi lui-même :

Comme il t'aima jadis, le Français t'aime encore ;
 Il t'aimera toujours.

A l'issue de ce banquet royaliste, les convives se sont rendus au bas de la cascade, dominée par le buste de Son Altesse Royale. A l'instant où M. le maire d'Enghien-Montmorenci a levé le voile qui le dérobaît aux regards, les cris de *Vive le Roi ! vive Caroline ! vive la Famille Royale ! vive l'armée française victorieuse en Espagne !* ont éclaté de toute part..... Le discours précis et énergique du maire (M. le chevalier de Chambine) avait, en quelque sorte, préparé cet enthousiasme, que la musique délicieuse de M^{lle} Deaubonne a complété : cette virtuose a été secondée, dans l'exécution de sa cantate, par une des sœurs de M^{me} Flamand-Grétry et par les amateurs les plus distingués.

Le digne pasteur d'Enghien-Montmorenci assistait à cette réunion, qui fera époque dans les souvenirs de l'Ermitage.

La soirée a été terminée par le bal bourgeois à l'Ermitage, et par le bal villageois à la Châtaigneraie.

L'auteur de la cõtredanse de la Montmorenci (M. de Piis) disait, en 1814 :

On y voit encor le rosier fleuri
Que planta Rousseau , qu'arrosa Grétry.

On dira désormais :

A l'aspect riant du buste chéri
Où brille à nos yeux le nom de Berri ,
Jurons tous d'avoir désormais pour cri :
Vivent Caroline et son fils Henri !

PETITE CHRONIQUE POLITIQUE.

Depuis long-temps les journaux libéraux n'avaient pas autant parlé pour dire si peu , et la chose est bien naturelle : les frères et amis de la Péninsule sont dans une position à n'avoir pas le cœur assez en gaîté pour faire des phrases. Les couriers du comité reviennent donc chaque jour le sac vide et l'air consterné. Acculés dans leurs derniers retranchemens, comme leurs correspondans de Cadix, les orateurs du parti sont tenus de parler dans le vague, et de faire néanmoins d'autant plus de bruit, que jamais le secte n'a eu un plus pressant besoin de s'étourdir sur ses mésaventures, car c'est un feu roulant de malheurs de toute espèce.

L'ordonnance philanthropique d'Andujar était une bonne patûre pour le parti : aussi, comme il s'en est donné à cœur joie ! Lorsque *le Constitutionnel* vit que la confirmation de la nouvelle prématurée de la délivrance de Ferdinand n'arrivait pas, il s'écria avec un enthousiasme infernal : *Point de nouvelles ! bonnes nouvelles !* C'est le mot le plus barbare qui ait été dit, depuis le temps des saturnales révolutionnaires. Cependant l'ordonnance d'amnistie donnée par le duc d'Angoulême parut, et on

apprit en même temps que quelques magistrats espagnols s'étaient refusés à son exécution : vite l'allégresse est dans tout le parti libéral. « Le duc d'Angoulême est brouillé avec la régence, disaient-ils ; tout est dans le désordre et la confusion. Ah ! nous respirons, enfin ! Quel bonheur ! » Ainsi, partout où les libéraux voient un commencement d'anarchie, c'est pour eux l'aurore d'une fête : il faudra donc, à la honte de l'humanité, prendre à la lettre ce qu'on a dit si souvent d'eux, qu'ils ne souriaient que dans le crime, qu'ils n'étaient heureux que dans le mal.

Il y aurait un moyen bien simple de convaincre le libéralisme d'absurdité et d'extravagance : ce serait de noter, jour par jour, les diverses hypothèses qu'il soutient, suivant que les événemens inspirent sa verve attrabilaire et vagabonde. En comparant ensuite les dates et les systèmes, on obtiendrait, pour produit de cet examen, les contradictions les plus choquantes et la plus dégoûtante absurdité.

Il y a peu de jours on disait que le ministère français favorisait tous les prétendus excès de la régence ; le prince généralissime était l'instrument d'un parti qui ne respirait que la vengeance et l'*inquisition*. Eh bien ! aujourd'hui le prince Français consulte davantage peut-être l'humanité que la politique : a-t-il pour cela obtenu le moindre éloge des feuilles libérales ! Non, sans doute. Mais les princes Français ne comptent pas sur des honneurs aussi honteux pour récompense de leurs belles actions. Ce qui entraîne un parti quand il s'est placé sous l'inspiration du mal, c'est cette inspiration même. Obéissant à ce qui est devenu, pour lui, comme un instinct, il ne prend pas garde aux contradictions dans lesquelles il s'enlace.

Quand le parti libéral ne réussit pas dans ses projets (ce qui arrive assez souvent), il s'en prend à tout de ses mauvais succès. Cela me rappelle les joueurs de billard maladroits, qui changent de queue chaque fois qu'ils manquent

un coup. L'Angleterre, qu'on avait tant vantée il y a quelques mois, ne doit point s'étonner d'être aujourd'hui bien vertement tancée par le parti; et certes ce n'est pas à tort, car on lui demande aujourd'hui pourquoi elle ne s'est pas sentie saisie en faveur de la Péninsule de quelqueune de ces sympathies puissantes qui font oublier à un peuple « toute autre considération...., et le portent quelquefois « à tout hasarder, à tout souffrir pour d'autres causes que « pour des intérêts directs et matériels (1). » Voilà certainement des raisonnemens bien forts, et il est bien étonnant que l'Angleterre n'y obéisse pas. Si elle avait du bon sens, ou plutôt de l'enthousiasme pour les *sympathies puissantes*, elle quitterait son île, s'embarquerait en masse sur des bateaux plats pour venir aux secours des Cortès : alors le libéralisme dirait d'elle qu'elle hasarde tout pour d'autres causes *que pour des intérêts directs et matériels*, ce qui serait assurément bien flatteur.

Mais il reste à l'Angleterre une consolation : c'est que peut-être il faut accuser la *faiblesse des mœurs modernes* d'être la cause de ses tergiversations.

Ainsi, si jamais il arrivait que le comité directeur présentât une pétition à ce sujet, au parlement anglais, celui-ci pourrait, pour se débarrasser de la pétition, la renvoyer au bureau des *mœurs modernes*, qui en ferait son affaire.

Mais ce n'est pas tout, l'Angleterre n'en sera pas quitte à si bon compte. Il est *vrai qu'elle a désavoué le principe de la guerre d'Espagne, et que lord Liverpool et M. Caning ont même parlé à ce sujet en fort bons termes..... Mais l'Angleterre n'a point de principes déterminés*. Nous sommes bien de cet avis; mais nous convenons que jamais nous n'en eussions trouvé la véritable raison, et la voici : *c'est qu'il s'en faut beaucoup que le ca-*

(1) Voir les *Tablettes universelles*.

ractère d'un gouvernement constitutionnel soit aussi fortement empreint dans les notes du ministère anglais, que celui d'une reine protestante dans les lettres qu'Elizabeth écrivait aux princes catholiques de son temps.

Cependant le journal libéral reconnaît que peut-être, malgré les conseils qu'il donne à l'Angleterre, l'impulsion *despotique et contre-révolutionnaire* l'ont emporté; mais alors aussi, le ministère anglais eût pu dire que ses efforts avaient été proportionnés à l'importance de la cause.

Qu'importe, au reste, que, dans ce cas, l'Angleterre eût partagé la honte d'une défaite, qu'elle eût passé aux yeux de l'Europe pour faire cause commune avec tous les conspirateurs de l'ordre social, qu'elle eût eu même à combattre un jour toutes les forces réunies de la Sainte-Alliance, elle se serait consolée de tout en disant aux libéraux que *ses efforts avaient été proportionnés à l'importance de la cause.*

On voit que messieurs les libéraux sont fort en train de distribuer des consolations : celles de *Sainte-Pélagie* ont mis ce genre à la mode. Au reste, c'est un moyen fort adroit de dissimuler les causes du chagrin qu'on a soi-même, quand on se donne l'air de consoler les autres.

PROGRAMME D'UNE EXPOSITION OCCULTE.

Le Constitutionnel et ses satellites n'ont pas manqué de nous annoncer que plusieurs industriels de leurs amis, indignés de la marche des affaires, avaient formellement refusé de contribuer à l'exposition actuelle des produits de l'industrie française. Cet acte de *patriotisme* prive sans doute la masse des curieux de la vue d'une foule de choses qui ne pouvaient manquer de les intéresser; grâce au parti que vient de prendre le grand jury *des arts et métiers*

libéraux, il a été décidé qu'afin de faire diversion à l'effet favorable, et pour combattre l'heureuse influence de l'exposition publique du Louvre, il en serait fait une clandestine et particulière de tous les objets soustraits par le *civisme* de leurs inventeurs, à l'éclatante publicité dont ils sont dignes.

A cet effet, un hôtel vide de la Chaussée-d'Antin a été loué jusqu'au moment des prochaines élections, époque de la clôture de ladite exposition; et chacun des honorables qui doit y concourir a reçu l'injonction de transférer dans le lieu indiqué le tribut de ses productions radicales.

Le programme en est déjà imprimé. Il ne doit en être distribué des exemplaires qu'à quelques *privilegiés*, chargés de distribuer convenablement les billets.

Un de ces livrets étant tombé fortuitement dans nos mains, et notre position nous mettant dans l'impossibilité de procurer des cartes d'entrée à nos lecteurs, nous avons pensé qu'on nous saurait gré d'indiquer dans notre journal les principales merveilles de l'étalage mystérieux ainsi réservé aux inventions *libérales* et *constitutionnelles*.

N^o 1^{er}. *Un pilon à broyer sans efforts la chair à canon.* Cet objet, dont l'auteur avait obtenu d'avance un brevet d'invention sous le régime impérial, n'ayant été terminé que depuis la restauration, n'avait pas encore paru au grand jour.

N^o 6. — *Menottes en fer*, au moyen desquelles un seul gendarme peut conduire à la fois cent conscrits de *bonne volonté*. Elles furent présentées à l'empereur dans une revue sur la place du Carrousel. S. M. en agréa l'hommage avec cet air de bonté qui la caractérisait, et donna de suite l'ordre de les adopter sur toute la surface de ses États. Les événemens de 1814 empêchèrent qu'on en fît usage : elles se rouillaient dans les magasins du ministère de la

guerre, et leur propriétaire a cru devoir les en retirer pour les produire ici avec quelque avantage.

N° 12. — *Bonnets de laine rouge* tricottés d'après un nouveau procédé, par une *citoyenne* qui en garantit la durée et la solidité. Leur propriété est d'échauffer la tête qui les porte, de *faire suer*, et de soutenir victorieusement la concurrence avec les *clagues*.

N° 15. — *Une mécanique instrumentale* imitant parfaitement le son de la voix humaine. On peut l'organiser de manière à ce que, placée dans un groupe, on croie entendre mille voix différentes crier ensemble : *Vive la Charte!*

N° 17. — *Une machine électorale à vapeur*. Cette invention peut être maintenant de la plus haute utilité pour renforcer le *côté gauche*. Elle est d'un transport facile; appliquée à la porte d'un *collège*, son effet immédiat est de multiplier les bulletins *libéraux*, et de paralyser les intentions monarchiques des électeurs.

N° 20. *Manivelle oratoire*. Vous placez dans un creuset qui s'y trouve adapté plusieurs feuilles de papier blanc, vous tournez la presse, et soudain vous retirez tout imprimé un superbe discours contre la *dîme*, contre les *droits féodaux*, contre la *corvée*, contre les *Suisses*, contre les *prêtres*, contre la *noblesse*, contre la *guerre d'Espagne*, contre *l'armée*, pour la *gloire*, pour la *nation*, pour la *révolution*, un discours enfin assaisonné de toutes les herbes radicales, et brillant de toutes les beautés que comporte le genre.

N° 39. — *Un moulin à amendemens*. En l'exposant au vent on se procure de suite une centaine d'amendemens grands, moyens et petits, sur toutes les propositions qu'on n'a pu empêcher de passer à la majorité. Le premier modèle a été vendu à l'avant-dernière session, et l'on a pu y faire l'expérience des agrémens qui résultent de cette découverte.

N° 39. — *Un canape élastique*. On y tient cinq, et à la rigueur dix personnes; mais son élasticité est telle que les individus qui s'y asseyent et s'y endorment sont persuadés qu'il porte la France entière. Le dépôt de ces sortes de meubles est au *journal de Paris*.

N° 42. — *Panharmoni-liberalo*, ou *serinette à orchestre*. En tournant une main en fer, un seul homme peut donner un concert complet d'harmonie; l'instrument rend à la fois le son de la crecelle, du chaudron, du tam-tam, du miriiton, de la cimballe, du trombonne et du chapeau chinois; il est organisé pour jouer cinq ou six airs patriotiques au moins. Il exécute maintenant ceux de la *Marseillaise*, de *Ça ira* et de la *Tralaga*. Il servira surtout dans les cas où un député de la gauche passant dans une ville, il devient urgent de lui offrir un sérénade.

N° 46. — *Lorgnon sans pareil*. Son effet, en plaçant l'œil dessus, est de donner de l'effronterie, de l'insolence, et d'empêcher de rougir, même après l'action la plus honteuse et le langage le plus criminel.

N° 50. — *Un uniforme de garde national* en pluche et en galon. Il suffit de l'endosser pour être saisi d'une *sublime* insubordination et d'une *héroïque* peur; on pousse même l'idéal du courage jusqu'à refuser d'*empoigner* un perturbateur.

N° 57. — *Arpentomètres* ou *escarpins aériformes*. Ils laissent de beaucoup derrière eux les *vélocipèdes* et même les bottes de sept lieues. Avec cette chaussure un homme n'a jamais peur d'être atteint, il défie les plus fameux coureurs. Exportée de Naples, cette ingénieuse production a déjà fait merveille en Espagne où d'abondantes cargaisons d'*escarpins aériformes* ont été expédiées pour le salut des patriotes.

Enfin, sous le N° 93, on remarque *Une lanterne à deux fins*, servant de réverbère et au besoin tenant lieu de gibet; la composition d'une *poudre subtile* propre à

empoisonner des soldats malades quand il convient à un empereur de s'en débarrasser; plusieurs *poignards et couteaux* à l'usage des esprits *mélancoliques et forts* qui aimeraient assez leur pays pour se débarrasser d'un *tyran*; un *fusil à douze coups* qui partent en même temps en lâchant une détente. Il serait très-utile dans le cas où un *grand homme* voudrait faire fusiller un prince du sang royal dans les fossés de Vincennes; une *presse à cent compartimens*, tirant d'un seul tour mille exemplaires du *Pilote*; et plusieurs *torches phosphoriques* pour incendier en deux minutes un château ou une église.

Nota. L'exposition des produits de l'industrie libérale sera ouverte le 2 *septembre*, anniversaire précieux pour tous ceux à qui la *liberté constitutionnelle* est chère, pour tous ceux à qui la chaleur du *patriotisme* fait désirer le retour de la *rafraîchissante révolution*.

LE COMITÉ DIRECTEUR EN GOGUETTE.

C'était un samedi (car le comité directeur ne s'amuse pas le dimanche, attendu que ce serait imiter les catholiques, et pour qu'on ne dise pas de lui qu'il met *la poule au pot*, selon le vœu d'Henri IV, que le comité n'aime pas du tout, quoiqu'il en parle souvent), c'était donc bien un samedi: je passais dans une rue détournée lorsque j'entendis un grand bruit, on eût dit une *bacchanale*. Je vis un homme sur une porte; je lui demandai ce que ce pouvait être. Il me dit à l'oreille: — Vous ne le devineriez pas en cent ans. — Est-ce une noce? — Non. — Je parie que c'est un repas patriotique; je le reconnais aux hurlemens. — Vous y êtes, peu s'en faut. — Eh bien. — C'est... c'est le Comité directeur en goguette. — Bah! — Il n'y a pas de bah!.... c'est lui-même. Demandez plutôt à mon

sommelier que voilà..... Ils ont vidé tout mon Champagne ; le Lafitte y a sauté.... — Dieu, quel bruit ! Que font-ils donc là-dedans !.... Ce n'est pas un plus grand tapage quand M. Labbey-Pompières aboie des amendemens à la tribune.... Voulez-vous me permettre.... (je suis curieux) de me travestir en garçon *de restaurant*, afin d'entrer dans la salle où sont ces messieurs, pour voir..... — Je ne sais.... Je vois que vous êtes un bon enfant... : entrez, mais soyez prudent.

Ce petit accord étant fait, je me hâtai de me mêler parmi les garçons de l'hôtel, de prendre leur costume. Le travestissement ne fut pas long : car, comme tout le monde sait, il n'y a rien qui ressemble davantage, grâce à la simplicité de nos mœurs, à un garçon de café qu'un bourgeois de Paris. Mais j'étais embarrassé de ma figure ; j'aurais voulu la jeter au diable : il me semblait qu'il y avait un certificat de royalisme sur mon front, et je craignais que ces Messieurs ne me fissent empoigner.... Enfin je me faufila parmi la foule des *serviles* qui s'empressaient de verser des rasades à la confrérie radicale. Grands Dieux ! quel spectacle ! quelle horrible anarchie ! tous voulaient parler à la fois. M. Benj... C. courait autour de la table, en tenant d'une main son article du 19 mars, en faveur des Bourbons, de l'autre, l'article additionnel du 20, qu'il avait fait pour Buonaparte. M. Kér. faisait des boulettes avec son *Courrier français* : il appelait cela des bombes qu'il voulait envoyer aux cortès. M. Man..., dont la voix était fraîche et reposée depuis six mois, improvisait contre une mur.... tout autre chose qu'un exorde.... Je n'entendais que ces mots, qui revenaient à chaque instant : *C'est égal.... je suis un honnête homme...., entendez-vous ! je ne sortirai pas.*

Enfin, un monsieur, se levant, demande, comme Potier dans *les Frères féroces*, à faire une observation. Il frappa sur son verre avec sa cuiller, et tout le monde se tut. Il

parla ainsi : Messieurs, ce n'est pas ça. Nous jouissons ici de tout le plein exercice de notre liberté individuelle : en conséquence il faut nous amuser, car, comme dit cet autre, on doit noyer le chagrin dans le vin. Je propose de terminer la séance en jouant une comédie. Voulez-vous du Racine, du Corneille, du Molière, du Regnard?... Voulez-vous jouer *les Etourdis*...., *une Folle Journée*?... Qui est-ce qui joue l'Ami des Lois? — Une voix (je crois que c'était celle d'un docteur) : Vous savez tous ce rôle par cœur. — Messieurs, dit M. J., je vous proposerais Sylla; mais c'est bien sérieux dans l'état où nous sommes, et puis nous n'avons pas de perruques, ici. Il vaudrait mieux quelque chose de gai. Voulez-vous les *Cuisinières*? Ceux qui n'auront pas de mémoire improviseront, ce sera une parodie. Parodions la guerre d'Espagne : vous ferez comme moi qui, en faisant la parodie de ma *Vestale*, ai parodié mon propre ouvrage. Lorsqu'un événement *ne marche pas*, il faut en rire, je ne connais que ça. 'Qu'est-ce qui sera Odry? M. Ét.... vous ne pouvez vous en défendre! Pour des *Brunet*, nous n'en manquerons pas; mais il nous faudrait une femme pour représenter la Liberté : M. B. C., avec vos cheveux blancs et votre serviette sur vos épaules, vous ne ressemblez pas mal à une divinité de cuisine. M. Benj.... sera la liberté, M. Ét... le cuisinier. M. Ét.... n'allez pas, selon votre usage, nous mettre la liberté à toutes sauces!

M. Ét.... s'avance en costume de cuisinier, selon l'esprit de son rôle, et ayant un bonnet blanc sur sa tête (c'est la première fois qu'il en avait mis de cette couleur), il prit le *la* de M. B. C., et ils chantèrent en dialogue les couplets suivans :

M. Ét.....

Liberté, que tu m'affliges
En m'appernant ton départ !

Va dire à ton capitaine (1)
 Qu'il te ramène en nos cantons :
 Que nous en serons
 Ben aise,
 Tous contens,
 Tous ravis,
 De t'avoir en garnison.

LA LIBERTÉ répond :

La Liberté, vot' bonn' amie,
 Ne vous oubliera jamais :
 C'est une amante qui vous l'jure ;
 Et croyez bien qu'ell' n'aura pas
 Le cœur assez
 Capable,
 Barbare,
 Perfide,
 D'oublier tous ces messieurs.

Adieux du COMITÉ à LA LIBERTÉ.

Liberté, puisque tu quittes
 Les libéraux, tes bons amis,
 Tiens, voilà quatre chemises,
 Cinq bonnets, un' paire de bas :
 Sois-nous toujours
 Fidèle,
 Constante,
 Sincère,
 Nous ne t'oublirons jamais.

M. B. C. voulut chanter un couplet *additionnel* ; mais on le remercia.

En ce moment s'avança M. M.... Il était tout taché de vin, et tellement défiguré par l'ivresse, qu'on aurait eu peine à le reconnaître. Dans son délire bachique, il se croyait un homme du peuple, il en affectait les gestes et

(1) Sir Robert Wilson.

les discours, il s'obstinait à parler le langage des halles. Ses honorables collègues, craignant de porter la moindre atteinte à la liberté individuelle; le laissèrent faire. Voici donc comment il raconta l'affaire de son exclusion de la Chambre.

Je vais vous raconter ça.... Le Comité directeur en *gouettes*.... La drôle d'intitulée! Pour lors..., voilà donc qu'y en a un grand pâle, habillé en soldat avec un habit bourgeois, comme dans le mélodrame des *Deux Sergens*, qui vient comme ça pour me mettre le grapin dessus. Quand il est devant moi, y me regarde comme un grand badaud, la bouche ouverte sans rien dire.... Le président voyant que ça va comme ça, dit: C'est bon..., nous allons voir comme ça finira. C'est un bel homme, le président, taille de cinq pieds cinq pouces, beaux favoris.... Moi je l'y dis. Qu'est-ce que tu me veux? à l'autre qui vient pour me mettre le grapin dessus. Ah bien! que dit le gendarme, ah qu'est-ce que je veux! Faut que tu sortes, qui dit. Ah! faut que je sorte, que je dis, c'est commode ça. Pour enjoliver la chose, on fait venir queuques-uns qu'étaient mal mis, des rédingottes rapées..., des chapeaux terribles, pas de barbe faite. Y fallait qu'y gagnassent de bonnes journées, ces gens-là, pour crier si fort *Vive Manuel!* Y revenaient de quart d'heure en quart d'heure, parce qu'y z'étaient payés pour ça, comme les comédiens à l'*Ambégu*. Arrive un ministre qui s'en va..., un bavard qui vient dire que l'arrêté est un garçon honnête qui se sacrifie pour les autres. On m'emmène: l'affaire se consume; et pis ça finit par la morale, comme à la *Gaité* dans la *Fille de l'Exilé*; comme dit M. Marty: Toutefois et quand que l'innocence a de la vertu, tant plus qu'on la tourmente, tant plus qu'elle doit dormir tranquille... Depuis lors je pis ben dire que je n'ai pas fermé l'œil.

L'assemblée étouffait de rire en voyant une scène aussi burlesque. Je souhaite que le lecteur en fasse autant.

ÉCLATS.

« Eh bien , disait-on mardi dernier, à un *constitutionnel*, pré-
 « tendez-vous encore que le peuple n'est pas royaliste? Quelle
 « exaltation ! quel enthousiasme ! Et puis partout l'ordre le
 « plus parfait ; la tranquillité publique n'a pas été un seul ins-
 « tant troublée ! — Bel argument, reprit le radical, nous étions
 « tous à la campagne ! »

Un *patriote* qui se trouvait aux Tuileries la veille de la Saint-
 Louis , au moment du concert , a été frappé d'une attaque d'apo-
 plexie en entendant chanter par les musiciens et par l'innombra-
 ble auditoire : *Vive le Roi ! Vive la France !* Ses convulsions
 étaient si fortes , qu'on a été obligé , pour le faire revenir, de le
 tremper dans le bassin, ce qui a fait dire à beaucoup de per-
 sonnes qu'il n'était pas le seul libéral qui eût le *bec dans l'eau*.

Voilà ce pauvre Robert Wilson sur le pavé : personne ne veut
 plus de son courage vagabond. Ses amis espèrent du moins qu'il
 guérira de sa blessure, puisqu'il va prendre du baume *tran-*
quille.

La marine française , elle aussi, vient d'illustrer le drapeau
blanc. Elle a écrasé de ses boulets *rouges* les *noirs* qui s'étaient
 réfugiés dans l'île *Verte*.

La prise de Cadix coûtera bien des millions , disait un libéral.
 C'est selon , lui répondit-on : le tarif du patriotisme de vos amis
 est bien connu. Il s'agit de savoir le nombre de ceux qui sont en-
 fermés dans la place.

Le *Pilote* répète tous les jours sur un ton lamentable que les
 chaleurs sont excessives en Andalousie. Nous savons en effet
 qu'il y fait *chaud* pour les amis du *Pilote*.

Les uns disent que Mina est toujours malade ; les autres , qu'il
 fait le malade et qu'on devrait bien le *relever du péché de paresse*.
 N. le maréchal Moncey se charge de remplir ce vœu.

Le *Constitutionnel* assure que Milans tient la campagne : nous
 croyons , nous , qu'il *bat la campagne*.

Madame Quiroga s'enfuit, M. Quiroga se sauve :
Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage.

Deux faciturnes se rencontrèrent hier au pied de la statue
d'Henri IV ; on les entendit parodiant ainsi des vers bien connus :

— On nous a pris Algésiras.

— Hélas !

— On nous a pris Péniscola.

— Oh ! là là !

DIALOGUE

Entre CADET BUTEUX, malade, et FANCHON sa ménagère,
le jour de Saint-Louis.

Air : *Comme il m'aimait !*

CADET.

Ça m'guérira !

(bis.)

V'là huit jours que j'te l'dis, ma chère ;

Ça m'guérira !

(bis.)

D'inspirer l'air de c'beau jour-là.

FANCHON.

T'as donc juré d'faire l'contraire
De c'que l'méd'cin t'a dit d'faire ?

CADET.

Ça m'guérira ! ça m'guérira !

(bis.)

CADET.

Ça m'guérira !

(bis.)

D'voir les réjouissances d'la fête.

Ça m'guérira !

(bis.)

L'plaisir fait sur moi c't effet-là.

FANCHON.

Et moi, j'te dis et j'te répète
Qu'tu r'viendras malad'comme un'bête... :

CADET.

Ça m'guérira ! ça m'guérira !

(bis.)

CADET.

Ça m'guérira! (bis.)

L'jour d'la Saint-Louis, faut qu'j'aïlle et vienne;

Ça m'guérira! (bis.)

FANCHON.

Dis donc plutôt qu'ça t'achèvrà.

Te fièv'...

CADET.

N'y a pas de fièv' qui tienne.

FANCHON.

De tierce, ell'd'viendra quotidienne.

CADET.

Ça m'guérira! ça m'guérira! (bis.)

CADET.

Ça m'guérira! (bis.)

D'voir la distribution des vivres,

Ça m'guérira! (bis.)

FANCHON.

Jug'donc qu'on mang'ra, qu'on boira,

Et j'te connais... lorsque tu t'livres,

Tu vas... tu vas... puis tu t'enivres.

CADET.

Ça m'guérira! ça m'guérira! (bis.)

CADET.

Ça m'guérira! (bis.)

J'n'ai déjà plus mon mal de tête....

Ça m'guérira! (bis.)

FANCHON.

Et puis d'main, Dieu sait qui geindra!

Et c'te tisane qu'est tout'faite,

Voyons : faudra donc que j'la jette?

CADET.

Ça m'guérira! ça m'guérira! (bis.)

CADET.

Ça m'guérira! (bis.)

D'voir au château l'peupl' qui s'ach'mine,

Ça m'guérira! (bis.)

FANCHON.

J'sais comme t'es faible : on t'étouff'ra....

CADET.

Ça m'est égal : d'ici j'devine
 Que d'voir mon Roi, sa bonne mine,
 Ça m'guérira ! ça m'guérira ! (bis.)

CADET.

Ça m'guérira ! (bis.)

Tu t'frappes la têt' contr'une muraille ;

Ça m'guérira ! (bis.)

C'n'est qu'un'fois l'an qu'on peut voir ça.

Ainsi ma femme, plus d'chamaille :

Quand j'devrais en crever, faut qu'y aille ;

Ça m'guérira ! ça m'guérira ! (bis.)

DÉSAUGIERS.

ANNONCE.

La société royals des Bonnes-Lettres propose les sujets suivans pour les prix qu'elle distribuera dans le cours de 1824.

Prix de poésie. — Sujet : *L'Armée française en Espagne* (1823). — Le prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 1500 f., sera décerné dans la séance publique du 28 janvier 1824. La société laisse aux auteurs le choix du genre de poésie qu'ils voudront adopter : les pièces envoyées au concours devront être de cent à deux cents vers. Le concours sera fermé le 1^{er} janvier 1824.

Prix d'éloquence. — Sujet : *Discours sur les avantages de la Légimité* — Le prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 1500 fr., sera décerné dans la séance publique du 3 mai 1824. Les ouvrages envoyés au concours ne devront comporter que trois quarts d'heure de lecture au plus. Le concours sera fermé le 1^{er} avril 1824.

Tous les ouvrages destinés au concours ouvert par la société royale des Bonnes-Lettres devront être adressés, franc de port, au secrétaire de la société, rue Neuve-Saint-Augustin, n^o 17. Chaque auteur aura soin de placer une devise en tête de son ouvrage, et de joindre son nom dans un billet cacheté. Une commission composée d'hommes de lettres, et choisie par le président de la Société, jugera les ouvrages envoyés au concours.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N^o 315.